Espérance désespérée

Péguy-Pasolini #13c

L'attentat du 14 juillet 2016 à Nice, comme celui du 26 juillet de la même année, à Saint-Etienne du Rouvray auront été une nouvelle fois l'occasion de vérifier l'incapacité de tous ceux, ou presque, qui ont la parole - les médias et le personnel politique - à saisir la question culturelle et, a fortiori, à s'en saisir. Pasolini, à travers le temps, apporte des réponses plus pertinentes que le fatras verbal qui nous a été servi, cette anomie - ou cette « double anomie » - que ces « porte-parole », les uns empêtrés dans une logique de captation des spectateurs, donc, dans une logique du spectaculaire jusqu'à l'atroce, concurrence oblige, les autres dans des logiques partisanes et électoralistes qui, malgré leur contrition - les cravates noires des hommes et le maquillage atténué des femmes - ont fait de leurs sous-entendus politiciens les « sur-entendus » de leur vacuité.

Depuis, les pouvoirs institués semblent avoir déclaré l'état d'urgence de la « non pensée ».

Interdit de chercher des explications !

Devoir absolu de demeurer dans l'émotion !

Déclaration obligatoire que les terroristes sont des monstres !

Jurer sur la République qu'ils ne sont pas humains !

Et pourtant si. Ils sont humains.

Pourtant, on ne va pas pouvoir continuer d'aligner tous les adjectifs de la langue française exprimant l'effroi et la condamnation morale, car, ce ne sera pas suffisant, pour stopper le mal, de jeter l'opprobre sur toute une partie de la population comme le fait déjà l'extrême-droite – et pas seulement –.

Le remède ne pourra même qu'amplifier le mal.

Non, il ne doit pas être interdit d'analyser le processus désastreux qui a pu conduire un homme de 31 ans, père de famille, à commettre un acte aussi absurde (« contraire à la raison » nous dit le dictionnaire) et indéterminé.

Il ne doit pas être interdit d'analyser comment deux jeunes de dix-neuf et vingt ans, dont l'un habitait à cinquante mètres de l'église en viennent à égorger un vieillard à l'arme blanche.

Sauf à penser que les tueurs étaient prédestinés à ces meurtres.

Mais alors il faudra alors assumer le caractère raciste d'une telle pensée.

Rien ne prédestinait le tueur de Nice à devenir terroriste.

Rien ne prédestinait ces jeunes à tuer un prêtre.

Les médias se sont étonnés de l'impossibilité de déceler par leur habitus le passage à l'acte des tueurs du mois de juillet. Je renverrai, encore une fois, ceux qui s'étonnent à Pasolini s'interrogeant sur les terroristes déclarés fascistes du massacre de Brescia du 28 mai 1974, place de la Loggia.

D'eux il écrivait ceci :

> « En effet, ils sont en tout semblables à l'énorme majorité des jeunes de leur âge. Rien ne les distingue culturellement, psychologiquement et — je le répète — somatiquement. Seule, une « décision » abstraite et pleine d'apriorisme les distingue, et pour la connaître, il faut qu'elle soit dite. »

Et dans un autre texte, s'adressant à Moravia, Pasolini écrivait encore ceci de ces jeunes terroristes fascistes :

> « Quand ils sont devenus des adolescents capables de choisir, d'après qui sait quelles raisons et quelles nécessités, personne ne leur a gravé dans le dos de façon raciste la marque des fascistes. C'est une forme atroce de désespoir et de névrose qui pousse un jeune à un tel choix ; et peut-être une seule petite expérience différente dans sa vie, une simple rencontre, aurait-elle suffi pour que son destin fût autre. »

Certes, il est malheureusement inutile de se demander aujourd'hui si ces jeunes qui sont morts après avoir tué auraient pu être sauvés.

En revanche, dans beaucoup de commentaires et d'analyse, il y a un point aveugle des raisonnements, c'est que ces jeunes gens ont commis ces crimes *pour être sauvés*. Ils étaient en quête de leur salut. Si les activistes des années 1970 voulaient sauver le monde, les terroristes des années 2000 veulent sauver leur âme.

Alors, il faudra bien se coltiner la question du spirituel et de la spiritualité, et ce ne sera pas déroger à la laïcité que de traiter cette question qui fait aussi que l'humanité est l'humanité.

C'est évidemment difficile à penser, le salut, tant cette question du salut a été éradiquée de notre quotidien occidental. C'est ce que rappelle avec une grande clarté Jean Birnbaum[1] dans son ouvrage « Un Silence religieux », ou encore Régis Debray quand il explique justement que nous sommes passés d'une économie du salut à une économie de la réussite, et que cela entraîne des conséquences que nous n'avions pas prévues, ce même Régis Debray qui sur France-Culture qualifiait très justement le tueur de Nice d'halluciné.

Jean Birnbaum s'emploie à retracer l'incapacité historique de la gauche française, dans toutes ses composantes, par une référence approximative à Marx et par anticléricalisme historique, à prendre en compte le fait religieux dans les révolutions postcoloniales, en tout premier lieu en Algérie, mais aussi en Iran où, seul Michel Foucault en reportage pour le journal italien *le Corriere de la Sera*, a dit avec insistance qu'il se passait quelque chose

[1] *Un Silence religieux* (la gauche face au djihadisme) - Jean Birnbaum - Le Seuil - Janvier 2016

qu'il a qualifié alors de « spiritualité politique ». Cela vaudra au philosophe d'avoir été brocardé à gauche comme à droite, puis accusé même, quelques années après sa mort, d'avoir cautionné le régime des mollahs.

Mais il n'y a pas que la gauche, car, l'analyse de Birnbaum peut valoir aussi pour la droite française, qui, face à la question du salut, est au moins quadruplement empêtrée dans sa culture politique et dans son temps politique. En outre, comme en 2016 elle ne détient pas le pouvoir exécutif, cela semble l'autoriser à dire à peu près n'importe quoi.

Tout d'abord, elle est empêtrée car, bien que laïque, elle entretient un rapport de plus grande proximité, sinon de complicité, avec la religion, se bornant cependant souvent à en servir les clercs, surtout les plus réactionnaires, et à aller glaner les voix des catholiques moralistes extrémistes, comme elle l'a fait sans honte lors de la lutte contre le mariage pour tous.

Elle est empêtrée, ensuite, car elle a historiquement un rapport différent de celui de la gauche avec la question de l'immigration, dans une posture postcoloniale qui n'est pas celle de la gauche qui a accompagné - ou cru le faire - les luttes de libération.

Elle est empêtrée, car les courants maurrassiens qui la parcourent - on l'a vu avec le conseiller Buisson de Monsieur Sarkozy - sont toujours vivaces et agitent en permanence le spectre du multiculturalisme comme dilution de la Nation française, ce qui n'est rien d'autre que l'anathème jeté jadis par les ligues d'extrême droite contre le « cosmopolitisme ».

Elle est empêtrée enfin, car, elle aime, comme tous les partis néo-conservateurs à tendance populiste, à apparaître comme autoritaire et répressive, favorisant ainsi la prison et une politique pénale dure, dont on a vu pourtant que, s'agissant de l'islamisme, elle avait surtout servi la radicalisation et le recrutement pour le djihad, comme l'explique terriblement clairement Gilles Kepel.

Que l'on ne se leurre pas, derrière les prises de parole du personnel politique de droite, il faut lire, exprimé et vécu avec plus ou moins d'intensité, et presque explicitement pour le Front national, le fantasme d'un « grand retour » qui ferait que « ces gens-là qui ne sont « pas de chez nous » retourneraient chez eux ».

Évidemment, le « pas de chez nous » et le « chez eux » est flou et impraticable, mais c'est bien ce fantasme qui a déjà secoué le débat politique, et pas seulement à droite, d'ailleurs, sur la question de la déchéance de nationalité.

C'est aussi pour cela que l'on a vu des gens pourtant réputés raisonnables imputer à Christiane Taubira, l'ancienne garde des sceaux, le fait qu'un homme titulaire d'une carte de séjour, père d'enfants nés en France, n'ait pas été reconduit à la frontière après une condamnation avec sursis. Ce qui est évidemment absurde dans un État de droit, et la sentence n'aurait pas été différente avant mai 2012.

L'homme qui a commis l'attentat de Nice, nous a-t-on dit, n'était connu ni des services de police, sinon pour des actes de violence, ni par les services de renseignement pour des faits de radicalisation religieuse. Et l'on a évoqué alors un « terrorisme de troisième génération ».

Il faut prendre garde aux fantasmes, surtout quand ils sont collectifs.

Quel serait ce « terrorisme de troisième génération » ? Celui d'agents dormants menant des vies « occidentalisées », allant jusqu'à ne pas pratiquer leur religion, jusqu'au moment de passer à l'acte contre leurs voisins-mêmes.

Ce n'est pas sérieux.

Pasolini écrivait :

> « Les gosses du peuple sont tristes parce qu'ils ont pris conscience de leur infériorité sociale, étant donné que leurs valeurs et leurs modèles culturels ont été détruits ».

Et il faut en outre amputer désormais la deuxième partie de la phrase, car, dans les quartiers dits populaires, qui ne sont que les quartiers de la pauvreté et de la relégation, a grandi une génération sans autre modèle culturel que celui d'une consommation effrénée à laquelle elle ne peut avoir accès que dans l'illégalité - le trafic - ou, plus rarement, comme un mirage supplémentaire forgé par la consommation, accès par le spectacle, c'est-à-dire le sport marchandisé ou la musique enregistrée. À cette aporie, l'Islam apporte des réponses et l'Islam radicalisé prétend même apporter *toutes* les réponses.

Alors on nous dit que « nous sommes en guerre ! »

S'il y a « guerre », c'est une guerre qui a longtemps été froide avant de tourner à une guérilla encore très circonscrite, c'est la guerre d'un totalitarisme, celui de la consommation qui a réponse à tout, contre un autre totalitarisme, celui d'un système prolifique qui se présente comme spirituel et qui produit des réponses prémâchées aux problèmes du monde.

Les deux systèmes sont anti-culturels.

Ils haïssent, les uns le disant, les autres le cachant, toute possibilité d'émancipation individuelle et collective, et c'est d'ailleurs aussi pour cela, qu'en fin de compte, les uns comme les autres haïssent l'art.

Et ceux qui devraient expliquer et trouver les remèdes ne s'en sortent pas car, encore une fois, ils sont dans l'incapacité à percevoir et à dire ce qu'il en est de la question culturelle de la nation française aujourd'hui. Il y a ceux, par exemple, qui voulaient distinguer l'islam politique de l'islam culturel. C'est évidemment une ânerie, car il n'est pas nécessaire d'être spécialiste de ces questions pour comprendre que l'islam est politique parce que l'islam est culturel et que le judaïsme aussi, et que le catholicisme français l'est aussi et que ce dernier l'a même été pour des causes justes avant de sombrer massivement dans la réaction[2].

Alors, après le fracas, le brouhaha des médias déchaînés et du personnel politique « couinard » et désorienté, peu d'images, de rares propos, sont parvenus à recouvrir l'indécence brutale de la scène publique, l'indécence de ceux qui ont diffusé des photographies de jouets d'enfants ensanglantés. Et c'est désespérant.

Si ces attentats relèvent de la question culturelle, il faut alors s'interroger sérieusement et avec gravité sur les éléments culturels qui ont huilé, par exemple, les

[2] À quelques voix près, évidemment… dont celle du pape François.

mécanismes du psychisme à l'évidence malade du tueur de Nice. Les quelques éléments qui sont apparus par l'enquête montrent que l'islam y joue un rôle évident, mais somme toute secondaire. Le premier facteur d'influence du tueur, c'est la pornographie et une curiosité morbide pour la violence, violence qui fait d'ailleurs partie de l'univers de la pornographie. Ce qui a nourri sa perversion, alimentant ainsi le conflit psychique du tueur jusqu'au passage à l'acte, ce sont des outils technologiques et des offres de service qui sont utilisés quotidiennement par des millions de personnes qui ne tueront cependant jamais personne. Il serait pour autant faux de dire que l'islam n'a joué aucun rôle. L'islam a entretenu le conflit psychique, notamment par ce qu'il contient de préceptes moraux et d'interdits de toute sorte, à l'instar des deux autres religions du Livre, comme le péché et la damnation dans le catholicisme entretiennent le conflit psychique des prêtres pédophiles. Enfin, des sites internet et quelques personnes adeptes d'une dérive sectaire de l'islam, ont fourni une solution radicale à cet homme pour se sortir de la camisole morale dans laquelle il était enfermé en dehors de ses crises maniaques : un rachat instantané par un crime de masse. Cet homme, qui n'a pas été entraîné dans un camp au Yémen ou en Syrie, s'est procuré facilement des armes tout aussi facilement fournies par le trafic qui sévit dans cette ville frontalière - comme il sévit partout - et sa maladie mentale a fait le reste. Cet homme était un déséquilibré déraciné particulièrement vulnérable.

Et qualifier un terroriste de « déséquilibré », ce n'est pas lui trouver des « excuses », encore moins minimiser son acte. Notre société ne saurait donc plus reconnaître qu'il faut être fou pour tuer des enfants ?

Quelle est donc la question culturelle posée, en prenant le terme « culture » dans son sens le plus large, y incluant ainsi les religions ?

Ce n'est évidemment pas celle de l'immigration.

Il est frappant de constater que, dès le soir-même, et les jours qui ont suivi, s'agissant du tueur de Nice, l'enquête et le débat public ont été stupéfaits par le conflit, l'opposition, sinon l'incompatibilité, entre son identité, telle qu'elle pouvait être déduite de son acte : un arabe musulman radicalisé, de ce qui apparaissait de sa personnalité : un érotomane bisexuel jouisseur, violent, caractériel. Pour la doxa, il ne pouvait être l'un <u>et</u> l'autre, et les gens se sont écharpés sur ce faux débat. La découverte progressive de ses complices et des indices laissant penser à un acte prémédité de longue date a continué de nourrir ce débat stérile sans cependant l'éteindre. Il n'aurait donc pas été si déséquilibré puisqu'il avait préparé son crime avec des complices !

Il faut comprendre qu'il s'agit là d'une erreur de pensée pour ce en quoi cela oppose deux instances d'ordres différents qui sont l'identité, d'une part, et la personnalité d'autre part, et si l'on admet cela, il devient possible de concevoir que le tueur était un arabe musulman radicalisé bisexuel jouisseur caractériel, et certainement affecté de troubles psychiatriques somme toute banals. Car, ce qui relevait de l'identité du tueur pour l'ensemble de ses relations sociales, le récit social de son identité, était entièrement dissocié de l'impossible récit intime de sa personnalité. Dans d'autres circonstances, l'homme aurait pu tuer l'un de ses amants, ses enfants, sa femme, un conducteur irascible - et il l'a presque fait -. Les circonstances historiques ont fait que d'autres petits malfrats manipulés par des idéologues cyniques lui ont fourni un support identitaire, des armes et

peut-être de la drogue et que cet arsenal, l'espace de quelques minutes cruelles, lui auront peut-être permis de faire coïncider son identité et sa personnalité mise en acte, cet acte fût-il atroce.

Il a trouvé des fournisseurs d'une promesse insensée faite à son vœu désespéré d'une espérance à jamais refusée.

Pierre OUDART – juillet 2016